

## Haines fratricides

Zélie n'a pas connu son père, homme de passage dans la vie d'une femme libre, sa mère. Son grand-père pas davantage, décédé avant sa naissance. Pas de frère qui aurait pu l'introduire au monde masculin. Juste un vide où tous les fantasmes pouvaient éclore librement.

Zélie a tout reporté sur sa mère, femme aimante et autoritaire qui se plaisait à répéter « père et mère à la fois, ce n'est pas tous les jours facile. » Irène pourtant avait vécu une situation identique, celle de l'absence de père avec une différence de taille, sa mère Ida ne s'était pas remise de la mort brutale et prématurée de l'homme de sa vie. Irène était encore bébé mais les nombreuses photos et la parole intarissable de sa mère évoquant son père avaient rendu ce dernier omniprésent, bien pire que s'il était en vie. Irène était restée fille unique élevée dans le culte du père héros qui n'avait pas hésité à sacrifier sa vie pour sauver un enfant de la noyade.

« Tout cela à cause de la négligence de ses parents », ne se lassait pas de ressasser Ida. Ainsi Irène et plus tard Zélie grandirent sous le regard maternel omniprésent.

Pour Ida, la question de refaire sa vie ne se posait pas. Quant à Irène, il n'était pas pensable de rendre stérile l'imagination de sa fille dans la reconstruction d'un père, aussi elle ne lui en dit rien. La vie sans homme au quotidien lui semblait une évidence, elle se voulait libre sans jamais avoir eu à le revendiquer. Ce n'était pas contre les hommes, c'était comme cela.

Pour Zélie l'absence de mâle dans son environnement avait été un manque terrible, un vide démesuré. Dès son plus jeune âge, elle avait recherché la compagnie des petits garçons. Son premier flirt, elle avait juste dix ans, avait été suivi par tant d'autres qu'elle aurait bien été en peine de les dénombrer. Sa curiosité précoce de la gent masculine ne s'était pas tarie. Bien sûr elle s'était évertuée à dissimuler ses fréquentations à sa mère ne sachant comment cette dernière aurait réagi, imaginant le pire. Ce n'était pas seulement l'anatomie des garçons qu'elle désirait connaître, c'était leur façon d'exister, leur mode d'être.

Sans afficher une beauté ravageuse, elle avait ce charme qui attire sans intimider les hommes en herbe. Néanmoins sa réputation de se lasser très vite et d'accumuler les conquêtes eut pour effet d'attiser la jalousie et l'exclusion de ses consœurs. Pourtant les garçons ne la considéraient pas comme une fille facile car, d'une part, elle annonçait les limites à ne pas franchir, et elles étaient rédhibitoires pour certains, et, d'autre part ce n'était pas les Don Juan qui l'attiraient mais les garçons plus mystérieux ou ceux marqués par les signes passagers de l'adolescence. Ce qu'elle cherchait derrière ces rencontres, c'était à se construire une image de l'homme, afin de pouvoir répondre un jour à l'interrogation : qu'est-ce qu'un homme ?

Question qui la hantait. Il y avait un tel écart entre ce qu'elle comprenait du fonctionnement féminin et l'inconnu du masculin qu'elle sentait en elle une boiterie insupportable. Bien sûr c'est le genre de question que ne se posaient pas ses copines qui ne pouvaient en rien la comprendre. Lorsqu'elle eut 18 ans et le bac en poche, Zélie, qui avait toujours été une élève moyenne sans fournir le moindre effort, n'ayant pas le temps pour cela, pensa que s'inscrire en médecine parachèverait ses connaissances. Elle fut déçue mais néanmoins, cette fois, travailla d'arrache-pied afin de ne pas s'attarder en première année.

Zélie faisait partie d'un groupe de travail : deux filles et quatre garçons. Ils se répartissaient les fiches à rédiger, s'entraînaient à réviser. De toute évidence les garçons travaillaient moins et comprenaient plus vite, ils abordaient les symptômes corporels avec détachement. Mais aux partiels les filles avaient de meilleurs résultats grâce à un labeur acharné.

Cette année-là, Zélie fit une pause côté flirt, sa priorité était ailleurs. Elle passa en deuxième année sans difficulté. Ils fêtèrent ensemble leur succès car aucun ne redoubla. Leur petit groupe était une réussite, ils étaient bien décidés à le maintenir, refusant diverses demandes d'intégration émanant d'étudiants envieux de leur organisation rodée et efficace.

Il y avait Thomas, fils de médecin se reproduisant depuis quatre générations. Le doute ne l'avait jamais effleuré, il s'était donné les moyens d'y parvenir et le solide étayage familial, père cardiologue, grand-père chirurgien, avait été bénéfique pour tout le groupe.

Marion était fille de dermatologue, sa grande sœur achevait sa médecine, là encore l'entraide familiale avait joué.

Aurélien était fils de député et dans sa famille le cursus était classique : l'École normale puis Sciences-po ou l'ENA avec bien sûr l'agrégation en poche mais aucune vocation médicale ne s'était manifestée chez ses ancêtres. Lui visait une spécialité, la chirurgie de préférence.

Raphaël avait ses deux parents chercheurs, sa mère en biologie, son père en physique nucléaire. Après une année de Maths sup, il comprit que c'était la médecine qui l'attirait. Il avait beaucoup apporté au groupe dans tout ce qui était du domaine mathématique. Il n'avait pas encore d'idée de spécialisation et pensait également à l'humanitaire.

Éric était fils de diplomate avec des origines allemandes du côté de sa mère. Lui aussi était passé par une prépa math ne sachant encore vers quelle carrière se destiner.

La dernière était Zélie, l'étudiante aux origines modestes du 19<sup>e</sup> arrondissement. Son originalité avait séduit le groupe déjà constitué qui cherchait un intrus pour ne pas paraître trop homogène. Son intelligence intuitive l'aiderait dans la pratique, mais pour le présent, c'est une

volonté farouche, une forte capacité de travail et une mémoire des noms à vous rendre envieux qui lui avaient permis de réussir.

Le groupe avait scellé un pacte, exclure toute relation amoureuse en interne, ce qui ne pourrait qu'être nuisible à son fonctionnement.

Éric avait organisé une fête pour ses 21 ans. Le clan en profiterait pour célébrer son succès. C'est à cette occasion que Zélie fit la connaissance de Frantz, son frère de trois ans son aîné. Frantz longiligne comme Eric avait des traits moins réguliers, des yeux noirs et des cheveux en catogan qui le différenciaient des jeunes gens présents ce soir-là. Zélie d'abord sensible au charme de sa voix et de son style décalé fut intriguée par son parcours. Contre la volonté de sa famille, le bac en poche, il avait fait le choix d'un tour du monde autofinancé. N'étant pas limité dans le temps, il s'était absenté deux ans et avait multiplié les petits boulots, mettant de côté les nombreuses relations de son père dans les ambassades des pays qu'il traversait. Bien sûr en cas de pépin, il saurait toujours vers qui se tourner et de ce fait ne voyageait pas sans filet. Néanmoins il fit en sorte que tout se déroule bien, conciliant curiosité et prises de risques modérées. Sa famille se désespérait de ce choix qui à court terme lui fermait bien des voies professionnelles.

Mais Frantz n'était ni un casse-cou ni une tête brûlée et, son projet achevé, il réintégra deux ans plus tard le toit familial. À son retour, il constata qu'Éric avait pris sa place : après deux années de prépa et une année de médecine très prometteuse, il était devenu l'espoir de la famille, celui qui n'a pas déçu les attentes. Éric ne vit pas d'un bon œil le retour de son frère, et si Frantz n'était pas du genre envieux, en revanche l'arrogance d'Éric l'agaçait.

N'ayant pas d'idée précise sur ce qu'il voulait faire, il s'inscrivit en droit. Il passa en deuxième année sans éclat, ses compétences en langues vivantes n'étant pas valorisées. Car Frantz parlait couramment cinq langues, ce qui pour Zélie était admirable car cela couvrait des champs de rencontres et d'échanges illimités. Frantz de son côté fut séduit par la jeune femme atypique qui tranchait avec les jeunes filles que son frère côtoyait et celles que, plus globalement, fréquentait sa famille.

Ils passèrent la soirée à échanger, ignorant la présence des autres et le minimum de savoir-vivre qui sied dans ce genre de lieu. Éric tenta à plusieurs reprises d'attirer l'attention de Zélie et de la ramener vers le clan sans aucun succès. Les deux échangèrent leurs coordonnées, bien décidés à se revoir.

Après la fête, sans mâcher ses mots Éric signifia son mécontentement à son frère qui lui rétorqua :

– Si c'était ta petite amie, je n'aurais jamais agi de la sorte mais elle m'a rapidement signifié qu'il n'y avait rien entre vous, que c'était une des clauses de votre groupe.

– Ce n'était pas une raison pour l'accaparer toute la soirée et te conduire comme un goujat avec les connaissances familiales qui n'ont pas compris ton impolitesse.

– Ce n'est pas grave, elles s'en remettront.

Les parents qui identifiaient les qualités de chaque membre du groupe et appréciaient particulièrement Zélie ne dissimulèrent pas leur satisfaction de voir leur aîné s'intéresser enfin à une fille qui avait la tête sur les épaules.

Le temps des vacances arriva, chacun des membres du clan se préparait à des destinations lointaines. Pour sa part, Zélie restait en Europe, elle avait choisi de visiter la Toscane et l'Ombrie. Un voyage financé par sa grand-mère et recommandé par sa mère qui ne s'était jamais lassée de sillonner l'Italie.

Frantz était invité à Saint-Pétersbourg chez des amis qu'il s'était faits lors de sa traversée du monde, il pouvait toujours compter sur ces relations durables. Il parlait couramment le russe qu'il avait appris à l'école et perfectionné ensuite par la pratique. Il avait l'intention de poursuivre son voyage jusqu'en Pologne où un jeune couple l'ayant hébergé venait d'avoir leur premier enfant. Il souhaitait prendre la température du pays depuis que le parti conservateur Droit et justice proche de l'Église catholique était au pouvoir. Frantz et Zélie s'étaient revus avant leur départ et avaient dépassé le stade des relations amicales. Néanmoins aucun des deux n'avait envisagé de modifier ses projets de vacances. Ils se contenteraient des portables durant les cinq semaines de la coupure estivale.

Zélie séjourna à Lucca, sa ville favorite avec ses remparts aménagés toujours un peu ventés où elle aimait faire du vélo le soir, croisant de nombreux promeneurs prenant le frais, se remettant tant bien que mal de la torpeur de l'après-midi. Un soir son téléphone sonna, c'était Éric qui, de passage à Florence entre deux avions, lui proposait de la retrouver le lendemain. Surprise, car il n'avait jamais été question qu'ils se retrouvent l'été, elle se demanda comment il avait été informé qu'elle résidait à Lucca – ce ne pouvait être que par l'intermédiaire de son frère. Elle hésita à appeler Frantz pour savoir ce qu'il en était puis, après réflexion, pensa qu'il était plus sage de ne pas attiser la mauvaise relation entre les deux frères dont elle avait appris qu'elle en était la cause. « Laissons Frantz en dehors de tout cela, pensa-t-elle, je ne vais tout de même pas lui demander l'autorisation de passer l'après-midi avec Éric ».

Le lendemain, Zélie prit le train afin de rejoindre ce dernier, ils avaient rendez-vous à 10 heures sur les marches de la cathédrale Santa Maria del Fiore. La jeune femme avait un joli teint hâlé et portait une robe blanche sans manches qui mettait en valeur son bronzage et ses longs cheveux bruns qu'elle avait remontés en queue de cheval. Elle aperçut le jeune homme tout de bleu ciel vêtu et, lorsqu'il s'approcha, fut surprise de l'effet du bronzage sur son visage si régulier. Ses yeux étaient d'un bleu beaucoup plus intense qu'à l'accoutumée et ses cheveux blonds éclaircis par le soleil donnaient à son visage une douceur angélique. On ne pouvait qu'admirer sa plastique parfaite et il ne pouvait ignorer les regards qui accrochaient son visage. Lui qui affichait à Paris un teint si pâle et des cernes dus à ses problèmes d'insomnie était méconnaissable.

– Tu es beau, le hâle te va à merveille ! ne put se retenir de lui dire d'emblée Zélie.

– Tu n'es pas mal non plus, petite créature sensuelle, répondit-il en l'enlaçant plus que de raison. Zélie se laissa bercer dans ses bras en en ressentant un certain trouble.

– Quelle beauté méditerranéenne, l'Italie est un écrin qui te met en valeur !

Il accepta de la lâcher, plongea ses yeux dans les siens, ils étaient devenus si bleus, il était si avenant, si épanoui, il n'avait plus rien à voir avec l'étudiant étriqué qu'elle avait côtoyé toute l'année.

– Tu ne portes plus de lunettes ?

– Non, l'été j'opte pour les lentilles. Raconte-moi l'Italie, qu'est-ce que tu as vu ? Moi j'arrive du Portugal et ce soir je prends l'avion pour New York. Nous avons quelques heures à passer ensemble, si tu es d'accord j'aimerais faire un saut au palais Pitti. Laisse-moi te regarder encore, tu es si jolie, tes jambes sont magnifiques, à Paris tu es toujours en pantalon.

– Bon, ça suffit Éric, tu me mets mal à l'aise, oui, je suis une femme mais à Paris aussi, ce n'est pas une nouveauté. C'est vrai que toi aussi tu es différent. D'accord pour le palais Pitti, ne perdons pas de temps.

Eric la tenait par l'épaule tandis qu'ils se frayaient un chemin dans les ruelles envahies de touristes. Zélie se laissa faire. Des regards se posaient sur elle mais glissaient très vite sur son compagnon et s'y attardaient quel que soit le sexe du passant.

– C'est Frantz qui t'a dit que j'étais à Lucca ?

Éric sembla contrarié :

– Je savais que tu allais en Toscane, je ne te vois pas pour parler de mon frère, j'ai envie de profiter de ta présence pour les quelques heures que nous allons passer ensemble, alors s'il te plaît, laisse le où il est.

– D'accord, on n'en parle plus, je te rappelle que dans notre pacte toute relation plus intime est exclue, alors attention à ta main.

- D'accord, répondit Éric en glissant sa main sur son bras, tu sens bon, on dirait de la fleur d'oranger.

- Bravo, dans le mille !

Éric plongea son visage dans ses cheveux et son cou avec une infinie sensualité. Zélie ne put retenir un frisson.

- S'il te plaît Éric, arrête, ajouta-t-elle d'une voix douce pas vraiment convaincante. Éric mit ses deux mains derrière son dos et passa devant elle pour fendre la foule. La traversée du pont Vecchio s'avéra difficile, la foule s'agglutinait devant les échoppes.

- Cette ville est effrayante en été, je ne sais pas pourquoi tu as choisi la Toscane au mois d'août.

- Parce que je travaille tout le reste de l'année, pas toi ?

- Si, mais ça ne sera pas toujours comme le cas, tu sais que nous avons franchi l'étape la plus difficile. Tu n'étais jamais venue ici auparavant ?

- Si, avec ma mère mais toujours en août comme la plupart des Français. Où tu étais au Portugal, il doit y avoir beaucoup de monde aussi ?

- Rien de comparable, j'étais à Comporta, c'est un coin de paradis pour riches qui visent la nature embellie et la simplicité onéreuse. C'est l'anti Florence.

- Tu n'aimes pas cette ville ?

- Ce n'est plus une ville, c'est un musée à ciel ouvert que l'on traverse en jouant des coudes comme dans le métro à six heures du soir, très peu pour moi.

- Tout le monde n'a pas la chance de pouvoir passer du Portugal sauvage à New York, où d'ailleurs tu ne seras pas tout seul.

- Tu as tort, New York en août, c'est plutôt calme et très agréable. Tu as vu la queue pour le palais Pitti, non, là ce n'est pas possible.

Zélie était prise dans un double mouvement, une part d'elle-même était ravie par ce garçon si beau qui se montrait attentif et câlin tandis que quelque chose l'agaçait profondément dans ses remarques superficielles et méprisantes.

- Moi non plus je n'aime pas attendre pendant des heures, si tu veux sortons de l'enceinte de la ville et allons nous promener.

Les deux jeunes gens remontèrent les bords de l'Arno jusqu'à sa rive la plus sauvage. Ils évoquèrent leur année de travail, la suivante qui se profilait. Éric avait posé sa main sur l'épaule gauche de la jeune femme, celle-ci ayant fini par passer son bras autour de sa taille, puis le silence se fit, leurs pas s'accordèrent, autour d'eux le bruit et la foule s'effaçaient. La rive ombragée laissa

filer un rayon de soleil, ils s'arrêtèrent et s'embrassèrent avec fougue. Éric avait glissé sa main dans l'échancrure de la robe de Zélie et caressait sa peau, provoquant chez elle une électricité qu'elle ne pouvait contrôler.

Il lui murmura à l'oreille : « on a peut-être le temps d'aller à l'hôtel » ?

– Non, pas déjà...

Ce sont des cris d'enfants qui les ramenèrent brusquement à la réalité. Ils reprirent la direction du centre-ville sans prononcer la moindre parole. Il était temps pour elle de regagner la gare, et lui l'aéroport. Ils s'enlacèrent encore longuement puis s'arrachèrent l'un à l'autre, il lui dit « je t'aime » et disparut dans la foule.

La jeune femme se dirigea vers la gare, totalement vidée de ses pensées. Assise dans le train elle aurait voulu remonter le fil de la journée, comprendre l'articulation des heures mais son esprit embué la condamnait à demeurer enrobée d'une ouate de plaisir.

Arrivée à Lucca, elle se dirigea vers la promenade surplombant la ville et s'assit sur un banc agréablement venté en cette brûlante fin de journée. Le regard accroché aux cyprès bordant la promenade, elle se dit qu'elle analyserait demain la situation, pour l'heure son esprit fusionnait avec son corps, ses sens à fleur de peau n'étant pas disposés à céder la place. Après une bonne nuit de sommeil, elle se réveilla avec tous ses esprits.

- Dans quel borbier invraisemblable me suis-je laissé engluer... Le seul fait d'évoquer l'image d'Éric la traversa d'un frisson. Son corps le désirait, c'était incontestable, mais à part ça ? En ouvrant son portable, elle comprit que les ennuis commençaient. Il y avait plusieurs SMS d'Éric et de Frantz, par lequel allait-elle commencer ?

Puisque la raison semblait avoir repris le dessus, elle ouvrit ceux de Frantz, qui n'avaient jamais été aussi longs. Il avait déjà joint son frère et savait qu'ils avaient passé une superbe après-midi dans les musées et que Zélie était plus belle que jamais.

Ne reconnaissant pas le style d'Éric, mais ayant compris sa provocation, il souhaitait sa version à elle : qu'avaient-ils fait, vu ? Frantz se montrait inquisiteur, autoritaire et possessif. Ses mots laissèrent un goût amer à Zélie déjà culpabilisée. C'était une facette de sa personnalité qu'elle ignorait.

Elle ne parcourut pas les deux SMS qui restaient et passa directement à ceux d'Éric. Ses sonorités étaient tendres, passionnées. Il lui confiait n'avoir jamais ressenti un tel désir, il pensait à elle sans cesse et avait hâte de la serrer à nouveau dans ses bras. Un frisson parcourut son corps mais cette fois elle ne se laissa pas submerger.

À quoi jouait Éric, pourquoi s'était-il empressé de contacter son frère, de lui mettre la puce à l'oreille, était-il un être malsain, pervers ?

Elle décida de lui répondre immédiatement avec franchise : oui, elle avait hâte de le revoir et son corps était plein de désir pour lui mais son comportement vis à vis de son frère était absurde, gratuit, il n'avait pas à lui faire du mal, à le rendre jaloux ou alors, c'est qu'il ne ressentait rien pour elle et ne cherchait qu'à rivaliser avec Frantz, elle lui demandait de clarifier les choses. Elle revint ensuite sur les deux derniers SMS non lus, Frantz y décrivait le climat en Pologne, il ne s'y sentait plus à l'aise et était heureux de rejoindre d'autres amis en Russie. Zélie apprécia cette reprise en main qu'il tentait, elle s'empressa de lui répondre qu'elle avait passé un agréable après-midi avec Éric mais que Florence était trop touristique pour pouvoir être appréciée sereinement. Elle s'efforça d'adopter un ton anodin et décontracté, mettant tout en œuvre pour le rassurer. Après quoi elle éteignit son portable afin de profiter de sa journée l'esprit libre.

Elle décida de rejoindre Viareggio en car pour profiter de la plage. Le choix de cette station balnéaire n'était pas anodin, Italiens et touristes venaient profiter de ces kilomètres de plages de sable fin, tout en déambulant dans les rues de cette cité en déclin qui avait connu son heure de gloire il y a quelques décennies – comme l'attestaient ses nombreux hôtels de style art nouveau. Les touristes venaient s'y échouer pour reprendre des forces entre des journées entières de visites dans la riche Toscane.

Zélie loua un parasol et une chaise longue pourtant onéreux mais indispensables pour parer au brûlant soleil d'août. Elle ne manqua pas de se rafraîchir dans la mer. Elle aimait faire la planche, le bruit de l'eau dans ses oreilles la ramenait à la voix origininaire, océanique, trace de la mère dans le bain utérin, pure régression offerte par la nature à toute personne capable de l'évaluer. En cet instant, son esprit laissa la place à un vide pur, sans angoisse ni extase. C'était comme cela qu'elle se ressourçait à chaque fois que les tensions de son corps ou de son esprit tentaient de prendre le dessus - simplement à Paris elle devait se contenter de sa baignoire en lieu et place de la mer. Ainsi elle avait pu traverser sa première année de médecine sans effondrement, gardant le secret sur sa méthode.

Lorsqu'elle regagna Lucca dans la soirée, elle savait qu'elle ne renoncerait ni à Frantz ni à Éric, il lui faudrait seulement être habile et très clivée.

Zélie ne se sentant plus en état d'apprécier son séjour fini par l'écourter et rejoignit Paris pensant que les préparatifs de la rentrée universitaire l'absorberaient suffisamment pour qu'elle



retrouve sa liberté d'esprit. Il n'en fut rien, et pour cause, les deux frères se livrant, sans le savoir, une course au nombre de SMS, le cadet arrivant largement en tête.

Il avança son retour et ses retrouvailles avec la jeune étudiante furent à la hauteur de leurs espérances. D'un commun accord ils décidèrent de tenir leur liaison secrète, tant pour ne pas altérer le fonctionnement de leur groupe de travail que pour préserver Frantz.

La rentrée se profilait, mais l'aîné n'était toujours pas de retour, pire, il avait annoncé à Zélie qu'il se rendait en Chine. Ses SMS se firent moins fréquents, pourtant Zélie gardait un ton égal, sans effort car Frantz lui restait très cher. Elle s'inquiétait pour son année universitaire qu'il mettait en péril en ne rentrant pas.

À la suite d'une longue conversation téléphonique elle avait obtenu qu'il revienne, il prétexterait un problème médical qui l'avait obligé à rester sur place, ce qui n'était pas totalement faux.

Animée par une culpabilité intermittente, la jeune femme alla le chercher à l'aéroport, elle le trouva fatigué, amaigri, pâle. Il reconnut s'être peu reposé mais était satisfait des notes qu'il avait prises en Pologne dont il voulait faire un article. Ses gestes ne furent guère tendres, il souhaitait rentrer chez lui et lui proposa de la revoir le lendemain soir. Zélie le serra dans ses bras, tenta de l'embrasser mais il resta distant. Elle rentra chez elle déçue, pourtant elle se sentait toujours attirée par lui, elle aimait sa curiosité, l'intérêt qu'il portait à autrui, sa fragilité, son corps mince et nerveux. Elle ne voulait pas qu'il lui échappe.

Pour Éric elle ressentait une passion physique mais elle était sûre qu'il se lasserait d'elle, n'étant pas l'homme d'une seule femme. Néanmoins elle n'était pas prête à renoncer à l'exclusivité qu'il lui accordait actuellement. Dans ses bras elle se sentait belle, unique, elle se sentait exister. Son esprit façonné au clivage dès l'enfance recherchait les situations ambivalentes. Au-delà des deux frères, elle voulait comprendre le fonctionnement d'une famille, de ce dont elle était toujours restée dans l'ignorance. Le père diplomate, les voyages, l'éducation aisée, les sillons tracés et malgré tout un tel écart de fonctionnement, d'être au monde. Frantz, ce polyglotte aussi brillant que son frère mais ne mettant pas ses compétences au service de son avenir, sans plan de carrière... quand et où s'était-il égaré ? C'est du moins ce que pensait sa famille, toute cette intelligence qu'il ne mettait pas au service de ses ambitions, quel gâchis ! Il aurait pu envisager une carrière de diplomate mais tout cela ne l'intéressait pas.

Éric non plus ne le comprenait pas : « Il a toujours vécu dans l'aisance mais un jour il devra compter sur ses propres revenus, il va tomber de haut ». Il aurait voulu que Zélie lui dise la vérité, qu'ils étaient ensemble, qu'elle le quittait. Mais il savait que c'était lui qui l'avait prise à son

frère et sans doute justement parce que c'était son frère, il n'était pas dupe de la jalousie fratricide qui l'animait. C'est lui qui avait parlé d'elle lors des repas familiaux, de ses origines modeste, de son acharnement, c'est lui qui l'avait rendue aimable à ses parents, à son frère. Qu'est-ce qui fait, alors, qu'il ne l'avait désirée que lorsqu'il avait su qu'elle sortait avec Frantz ? Il s'en culpabilisait mais ne voulait pas qu'elle soupçonne sa fragilité, il préférait son image d'égoïste brillant, ambitieux, à l'avenir tracé.

Pour Frantz la relation amoureuse ne pouvait être associée à la possession, à l'exclusivité, à la jalousie. La rivalité l'effrayait, il préférait céder la place. Il était fasciné par son cadet, son aisance, sa facilité à réussir, à savoir où il voulait arriver, quel chemin emprunter pour cela. Tandis que lui s'était toujours laissé envahir par le réel extérieur, sans pouvoir vraiment s'y repérer. Il ne comprenait pas pourquoi il lui était si aisé d'entrer dans une langue, parfois il s'en inquiétait parce qu'il s'y perdait. Il se sentait comme une éponge. Le monde l'intéressait dans son altérité mais il ne pouvait se donner de limite, de contour, il absorbait tout et se sentait submergé. Il se perdait, se cherchait, avait peur de ne plus se retrouver, de ne plus s'y retrouver. Lorsqu'il tentait de trouver un ancrage, il avait le sentiment de tourner en rond, d'être prisonnier, alors il se détachait mais s'égarait à nouveau dans l'immensité de la connaissance.

Zélie, il ne voulait pas la perdre mais il n'était pas prêt à renoncer, non pas aux autres femmes, ça il s'en moquait, une lui suffisait, mais au monde, à la liberté, à ce qu'il finissait par pouvoir nommer « son errance salvatrice ». Alors il se protégeait d'elle.

Mais elle restait là, en lui présente, et il lui en voulait de cette place qu'elle occupait. En cours d'année il lui demanda de se retirer du groupe, il feignit la jalousie, l'attaqua sur le temps qu'elle y passait, juste pour la malmenier, juste pour se venger d'occuper tant de place en lui. Mais elle était solide, un roc, elle lui répondit « il n'en est pas question... jamais ». À ce jeu il n'était pas doué, alors il décida de mettre fin à leur relation, pourtant il savait qu'elle s'en remettrait, car dans la vie elle avait un but. C'est lui qui en souffrirait, il n'était pas dupe.

– Ne joue pas à ça avec moi, lui dit-elle, mais au fond elle était gagnante, cette situation ne pouvait s'éterniser. Les deux frères, elle risquait de les perdre, mais elle garderait dans l'histoire de sa vie cet épisode incroyable, dangereux, merveilleux de les avoir possédés tous les deux en même temps....

L'inquiétude finit par la gagner quand elle resta sans nouvelle de Frantz durant quelques jours. Elle s'en confia à Éric

– Tu l'as vu, comment est-il ?

– Ça suffit, on avait dit qu'on n'en parlait pas, tu veux vivre ta vie, soit, mais je ne serai jamais ton confident.

– D'accord, pardon...

Le mal était fait, le tourment gagna Éric, il savait comment Frantz pouvait se perdre. Ce grand frère, il l'avait observé durant toute son enfance et s'était construit en réaction. Il s'inquiétait de le voir absorber la vie sans faire de tri, sans échelle de valeur, sans hiérarchisation. C'était grâce à Frantz qu'il était devenu Éric, par observation, par opposition, par contradiction.

Le soir même il passa chez lui prendre de ses nouvelles, ça ne lui ressemblait pas. Frantz se montra méfiant :

– C'est Zélie qui t'envoie ?

– Mais non voyons, pourquoi, quelle idée...

– Tu mens bien, tu as du talent, tu peux sortir, je n'ai besoin de personne et surtout pas de toi. Il tenta de le repousser vers la porte maladroitement, Éric résista.

– Ne fais pas le gamin ! Éric se mordit la langue, il savait que le mot n'était pas le bon, trop personnel, trop régressif, trop insultant.

Le regard de l'aîné s'assombrit, il prit le coupe-papier posé sur le bureau, un cadeau de sa première communion, et le brandit en direction de son frère.

- Qu'est-ce qui t'arrive, pose cela !

Éric tendit les bras, tenta de bloquer le poignet avec sa main mais n'y arriva pas, alors il prit le couteau à pleine main et l'arracha brutalement. Il poussa un cri de douleur, sa main était en sang. Frantz se précipita pour attraper un torchon, Éric banda ses doigts, son visage se tordait de douleur.

– Emmène-moi aux urgences

Frantz appela un taxi, un quart d'heure plus tard Éric était pris en charge, plusieurs tendons étaient touchés, il fallait opérer.

Frantz répétait en boucle : « c'est ma faute, je ne voulais pas de cela, jamais de la vie ». Éric ne répondait pas, ne croisait pas son regard, il l'ignorait et affichait le mépris le plus cinglant. Frantz rentra chez lui hagard avec une phrase qui l'obsédait : « c'est à cause d'elle, c'est de sa faute ».

Éric fut opéré de trois tendons, la rééducation s'annonçait longue, heureusement c'était la main gauche, il pourrait donc passer ses partiels. Une carrière de chirurgien était compromise pour l'instant, mais ce n'était pas son premier souhait.

Frantz interrompit brutalement la fac et se prépara de nouveau à voyager. Son entourage était inquiet, il sortait peu et semblait de plus en plus amaigri.

Depuis l'accident, le cadet avait cessé toute relation avec son aîné et n'avait pas répondu aux messages que ce dernier lui avait adressés.

Zélie apprenant la nouvelle s'était retranchée dans une position défensive, comme sidérée. Sa relation amoureuse avec Éric avait stoppé net le jour de l'accident, néanmoins ils se continuaient à se côtoyer dans le cadre du groupe de travail. Éric avait demandé qu'aucune question ne lui soit posée sur ce qui lui était arrivé et imposé à ses collègues de faire comme si rien ne s'était passé. Zélie allégée de sa double relation amoureuse s'était réfugiée dans le travail. Ses résultats étaient excellents. Chacun des trois s'était retranché dans un silence plombé comme terrassé par la peur de déclencher un cataclysme.

Zélie n'était plus la bienvenue chez les parents des deux frères. Ils n'étaient pas dupes et la tenaient comme unique responsable de tous leurs maux. Les deux fils avaient coupé les ponts entre eux et la santé tant physique que mentale de Frantz les préoccupait. Celui-ci se savait aller mal, l'image que lui renvoyait le miroir lui faisait peur, pourtant il ne se sentait pas capable de la moindre démarche pour améliorer sa situation.

La seule chose qui l'apaisait était les moments où il travaillait son japonais. Il avait ressenti comme une obligation d'entrer dans une nouvelle langue : bien qu'il en maîtrise déjà plusieurs, il se sentait toujours à l'étroit, en manque de mots. Ce qu'il aimait, c'était les pictogrammes, il s'entraînait chaque jour pendant des heures et durant ces moments son corps se calmait comme ramassé dans la concentration du tracé.

Il s'était dessiné des signes sur les avant-bras, notamment le pictogramme « daisuki » qui signifie adorer. Il ne savait pas pourquoi il avait choisi ce terme ni à qui il l'adressait, ça c'était fait comme ça.

Éric n'avait pas d'explication à son geste, pourquoi s'était-il emparé du coupe-papier à pleine main, certes son frère le menaçait mais il n'aurait rien fait de plus, il en était persuadé, c'est lui qui avait choisi de se mutiler devant Frantz. Tant qu'il ne mettrait pas de mots sur cet acte, il savait qu'il ne pourrait pas passer à autre chose, ni revoir Frantz, ni renouer avec Zélie qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Le printemps s'annonçait, Zélie espérait que la situation s'apaiserait entre les deux frères. Comme elle Éric s'était replié sur ses examens, son regard était fuyant à tel point que le groupe de

travail qui n'avait rien remarqué de leur relation amoureuse sut tout de suite qu'il se passait quelque chose entre eux bien qu'ils feignissent l'indifférence.

En mars Frantz était parti pour le Japon, ses parents avaient financé son voyage, estimant que cet éloignement serait bénéfique. Il n'en avait rien dit à Éric qui n'avait découvert l'absence de son frère qu'un mois plus tard. Sa rééducation étant enfin terminée, il retrouvait peu à peu un usage quasi normal de sa main gauche. Seule une longue cicatrice laissait une trace de ce qu'il commençait à qualifier de « jalousie fratricide incontournable avec saut à l'acte ».

Le départ de son frère le rassura, il pensa qu'un nouveau pays, de nouvelles coutumes pourraient l'aider.

Les résultats des examens furent affichés. Zélie, sur la pointe des pieds, ne parvenait pas à les lire. Lorsqu'elle aperçut Éric, elle lut dans son regard qu'il était reçu. :

- Et moi s'il te plaît, je n'y vois rien
- Bravo, tu es 16<sup>e</sup>, loin devant moi
- Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !
- Tu seras toujours la plus forte.

Leurs regards se fixèrent, elle lui prit doucement la main gauche, elle s'effondra en larmes, la tension était trop forte, l'année avait été trop éprouvante. Éric l'éloigna du tumulte des étudiants, la serra contre lui en mettant la main sur son épaule, ils se dirigèrent ensemble vers la Seine. Zélie ne put stopper les flots de larmes trop longtemps retenues. La Seine avait débordé et les promenades le long de son cours étaient impossibles.

Sentant son téléphone vibrer, les SMS se succédaient, sa mère, sa grand-mère mais aussi Frantz s'inquiétaient de ses résultats. Elle les fit lire à Éric :

- Comment savait-il ?
  - Je ne sais pas, cela fait des semaines que je n'ai plus d'échanges avec lui, sanglota-t-elle.
- Alors elle lui répondit en priorité :

- Pour moi c'est bon, j'espère que tu vas bien. Notre histoire a été mouvementée, elle a trouvé sa place dans le tiroir des souvenirs.

La réponse fut immédiate :

– Bien sûr, tu es libre, bravo pour tes examens. Moi je vais plutôt mieux. Félicite mon frère pour moi, je ne doute pas de son succès.

Zélie se laissa enlacer, son corps était vide comme son esprit, elle ne voulait plus se battre, elle s'accrocha à ce jeune homme qui serait, sans doute, son premier ancrage.